

L' Abeille.

6me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 1 DÉCEMBRE 1853.

No. 8.

LA POESIE SACREE.

Son front est couronné de palmes et d'étoiles ;
Son regard immortel, que rien ne peut ternir,
Traversant tous les temps, soulevant tous les voiles,
Réveille le passé, plonge dans l'aveur !
Du monde sous ses yeux les fastes se déroulent,
Les siècles à ses pieds comme un torrent s'écoulent,
A son gré descendant ou remontant leurs cours ;
Elle sonne aux tombeaux l'heure, l'heure fatale,
Ou sur sa lyre virginale
Chante au monde vicilli ce jour, père des jours !

“ Ecoutez ! . . . Jéhovah s'élança
“ Du sein de son éternité.

“ Le chaos endormi s'éveille en sa présence,
“ Sa vertu le seconde, et sa toute-puissance
“ Repose sur l'immensité.

“ Dieu dit, et le jour fut ; Dieu dit, et les étoiles

“ De la nuit éternelle éclairent les voiles ;

“ Tous les éléments divers

“ A sa voix se séparèrent :

“ Les eaux soudain s'écoulèrent

“ Dans le lit creusé des mers ;

“ Les montagnes s'élevèrent,

“ Et les aquilons volèrent

“ Dans les libres champs des airs !

“ Sept fois de Jéhovah la parole féconde

“ Se fit entendre au monde,

“ Et sept fois le néant à sa voix répondit ;

“ Et Dieu dit : Faisons l'homme à ma vivante image.

“ Il dit : l'homme naquit : à ce dernier ouvrage

“ Le Verbe créateur s'arrête et s'applaudit !

Mais ce n'est plus un Dieu ! . . . C'est l'homme qui
[soupire.

Eden a fui ! . . . voilà le travail et la mort !

Dans les larmes sa voix expire ;

La corde du bonheur se brise sur sa lyre,

Et Job en tire un son triste comme le sort.

“ Ah ! pèrisse à jamais le jour qui m'a vu naître !

“ Ah ! pèrisse à jamais la nuit qui m'a conçu !

“ Et le sein qui m'a donné l'être,

“ Et les genoux qui m'ont reçu !

“ Que du nombre des jours Dieu pour jamais l'efface ;

“ Que, toujours obscurci des ombres du trépas,

“ Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place ;

“ Qu'il soit comme s'il n'était pas !

“ Maintenant dans l'oubli je dormirais encore,

“ Et j'achèverais mon sommeil

“ Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore,

“ Avec ces conquérants que la terre dévore,

“ Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclorre

“ Et qui n'a pas vu le soleil.

“ Mes jours déclinent comme l'ombre ;

“ Je voudrais les précipiter.

“ O mon Dieu ! retranchez le nombre

“ Des soleils que je dois compter !

“ L'aspect de ma longue infortune

“ Eloigne, repousse, importune

“ Mes frères lassés de mes maux ;

“ En vain je m'adresse à leur foule :

“ Leur pitié m'échappe et s'écoule

“ Comme l'onde au flanc des coteaux.

“ Ainsi qu'un nuage qui passe,

“ Mon printemps s'est évanoui ;

“ Mes yeux ne verront plus la trace

“ De tous ces biens dont j'ai joui,
“ Par le souffle de la colère,
“ Hélas ! arraché de la terre,
“ Je vais d'où Pon ne revient pas !
“ Mes vallons, ma propre demeure,
“ Et cet œil même qui me pleure,
“ Ne reverront jamais mes pas !

“ L'homme vit un jour sur la terre

“ Entre la mort et la douleur ;

“ Rastasié de sa misère,

“ Il tombe enfin comme la fleur.

“ Il tombe ! Au moins par la rosée

“ Des fleurs la racine arrosée

“ Peut-elle un moment restreindre !

“ Mais l'homme, hélas ! après la vie,

“ C'est un lac dont l'eau s'est enfurée :

“ On le cherche, il vient de tarir.

“ Mes jours fondent comme la neige

“ Au souffle du courroux divin ;

“ Mon espérance, qu'il abrège,

“ S'enfuit comme l'eau de ma mam.

“ Ouvrez-moi mon dernier asile :

“ Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,

“ Lit préparé pour mes douleurs !

“ O tombeau ! vous êtes mon père !

“ Et je dis aux vers de la terre .

“ Vous êtes ma mère et mes sœurs !

“ Mais les jours heureux de l'impie

“ Ne s'éclipsent pas au matin,

“ Tranquille, il prolonge sa vie

“ Avec le sang de l'orphelin !

“ Il étend au loin ses racines ;

“ Comme un troupeau sur les collines,

“ Sa famille couvre Ségor :

“ Pais dans un riche mausolée

“ Il est couché dans la vallée,

“ Et l'on dirait qu'il vit encore.

“ C'est le secret de Dieu, je me tais, et j'adore !

“ C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore,

“ Qui pesa l'Océan, qui suspendit les cieux !

“ Pour lui, l'abîme est nu, l'enfer même est sans [les !

“ Il a fondé la terre et semé les étoiles !

“ Et qui suis-je à ses yeux ! ”

(à continuer)

CORRESPONDANCE

DE

L'ASSOMPTION.

[Suite.]

Sur les ruines de l'empire des Assyriens, Cyrus éleva celui des Perses. Cet empire eut pour fondateur un des plus grands généraux dont s'honore l'antiquité. Il savait choisir ses places, se faisait aimer de ses soldats ; constant dans ses entreprises, il y réussissait. On ne sait comment un roi doné d'aussi belles qualités ne donna à son fils Cambyse qu'une si médiocre éducation. Ce fut ce prince qui, par sa vie efféminée et débauchée, corrompit les mœurs jusque là bonnes, de ses sujets. A

cet amour de la sobriété qui distinguait les Perses, il fit succéder l'amour de la table ; il remplaça le cresson par des mets exquis, et l'eau pure des fleuves par le vin. Il imita les mœurs des Assyriens auxquels les Perses avaient succédé, et celles des Mèdes, ses alliés. De courageux qu'ils étaient, les Perses devinrent lâches. Malgré leur ineptie, leur empire se conserva toujours grand : ils réprimèrent toujours les rebellions des peuples qui leur étaient soumis. Outre les provinces dont se composait l'empire d'Assyrie, ils possédaient toute l'Asie-Mineure, à l'exception des villes Grecques, de l'Ionie, de la Lydie, et de la Doride. A l'exemple des rois d'Assyrie, les rois de Perse favorisèrent l'agriculture : ils envoyaient des commissaires dans tout leur empire pour examiner la condition des champs ; et les satrapes dont les provinces étaient dans l'état le plus prospère, étaient les plus considérés auprès des Souverains. Deux religions se partageaient les peuples de l'Orient, le Magisme et le Sabéisme. Les magés adorèrent le soleil et ensuite le feu ; ils rejetaient et les temples et les autels ; mais sous le règne de Darius le Mède, le second Zoroastre modifia le Magisme primitif fonda par un autre Zoroastre, établit des temples et y fit allumer un feu que les prêtres ne devaient jamais laisser éteindre. Les Sabéens rendaient leurs hommages à des statues ; de la Perse cet usage passa en Egypte et ensuite en Grèce ; les agréables fictions des poètes Grecs répandirent ce culte par tout l'univers. C'est aussi de la Perse que vient le système des deux principes, l'un bon qui avait créé la lumière et tout ce qui est bon, l'autre mauvais, auteur des ténèbres et de tout ce qui est mal ; le premier s'appelait Ormuzd et l'autre Arimate. Une autre chose m'a toujours frappé en examinant les mœurs des peuples orientaux : c'est la nature de la royauté ; on ne la trouve nulle part telle qu'en Perse et en Assyrie ; on ne la voit nulle part avec ce caractère d'invisibilité de la part du souverain, avec ce caractère de servitude de la part des sujets : ce fut là une des grandes causes de la chute des empires d'Orient. La bataille